
Graham Jones

Le trésor caché du *Quartier indien* : esquisse ethnographique d'une *centralité minoritaire* parisienne

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Graham Jones, « Le trésor caché du *Quartier indien* : esquisse ethnographique d'une *centralité minoritaire* parisienne », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 19 - n°1 | 2003, mis en ligne le 16 mai 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/3005> ; DOI : 10.4000/remi.3005

Éditeur : Association pour l'étude des migrations internationales

<http://remi.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://remi.revues.org/3005>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Université de Poitiers

Graham Jones

Le trésor caché du *Quartier indien* : esquisse ethnographique d'une *centralité minoritaire* parisienne

Pagination de l'édition papier : p. 233-243

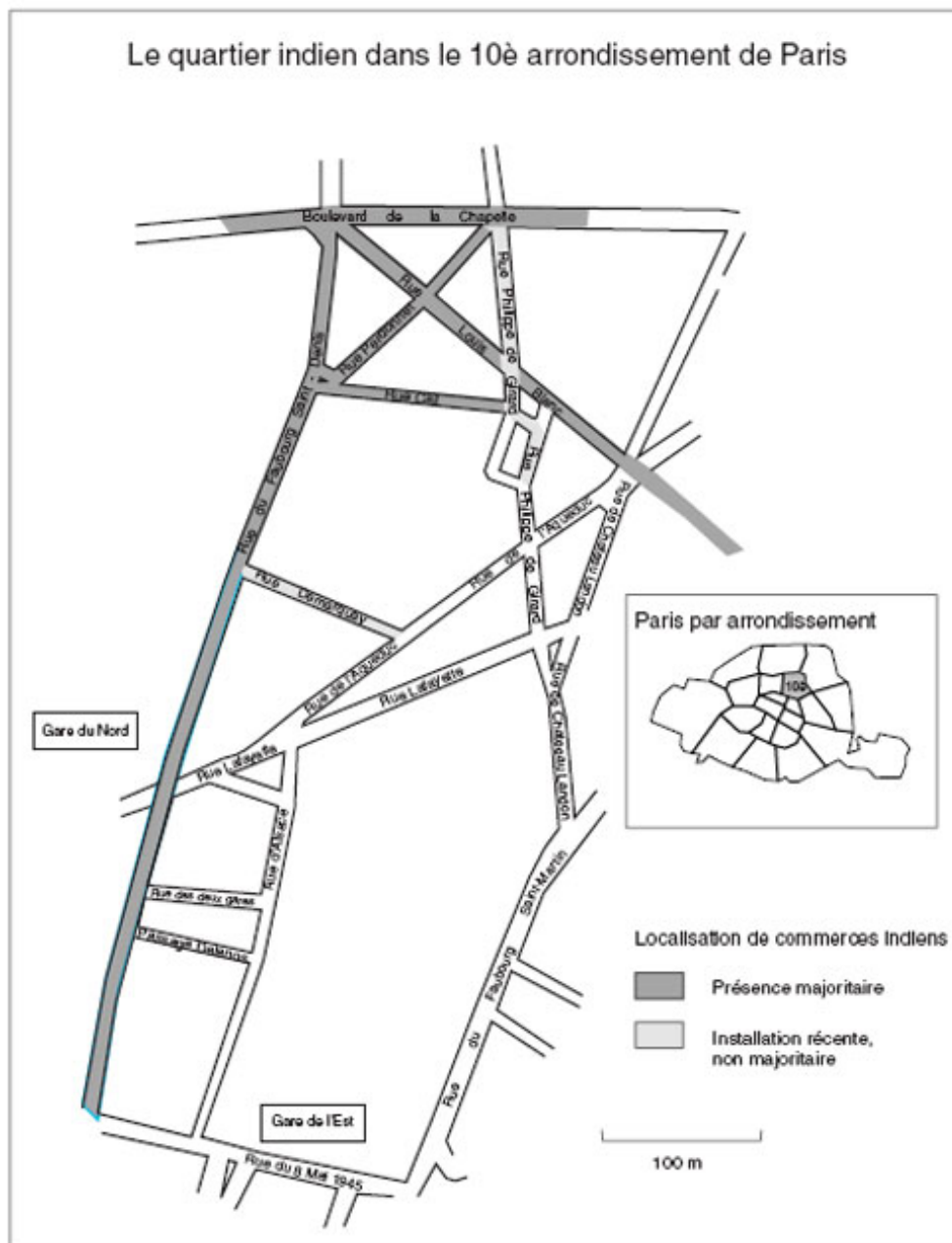
« *Il y a et il y aura toujours, entre les points extrêmes où nous parvenons et le but où nous tendons, un espace vide ouvert à nos efforts.* »

Émile Durkheim, Division du travail social

- 1 De plusieurs origines ethniques, l'immigration indienne en France est, néanmoins, majoritairement tamoule¹. Cette majorité est elle-même diverse, comprenant des citoyens français des anciens comptoirs de l'Inde et des DOM-TOM, des immigrés mauriciens et des réfugiés Sri Lankais, en règle ou non. Les Indiens ressortissant de Pondichéry ont constitué la première vague migratoire. Toutefois ce sont les Sri Lankais, arrivés plus tardivement mais aujourd'hui plus nombreux, qui ont érigé l'un des quartiers ethniques les plus visibles de Paris, constituant le noyau symbolique de l'identité tamoule en France. Ce quartier représente donc un objet d'intérêt ethnologique à bien des égards. Premièrement, il s'agit d'un espace syncrétique qui brasse des communautés immigrées intimement liées qui partagent des traits culturels mais pas la même histoire. Deuxièmement, ce quartier est un espace *déterritorialisé* qui figure dans un ensemble global des migrants, immigrants et réfugiés indiens (Appadurai, 1991). Bastion minoritaire toujours croissant, il contribue à la nouvelle complexité de l'urbanisme français. Après une brève parenthèse méthodologique, nous développerons ces trois points en proposant quelques pistes qui nous semblent porteuses pour de futures recherches².
- 2 Figurant dans le domaine de l'anthropologie urbaine, cet article prend le *quartier* pour catégorie analytique privilégiée. Nous reprenons la distinction faite par Maurice Halbwachs (1977) dans son analyse de la production sociale de l'espace, entre l'*histoire* et la *mémoire collective*. Dans cette double optique, le quartier représente à la fois le produit éphémère d'une évolution saccadée mais aussi un socle symbolique sur lequel repose la reproduction socioculturelle. Nous nous appuyons sur les conversations que nous avons eu avec les habitués, surtout les commerçants, du Quartier indien et sur nos propres observations effectuées sur place pendant l'été 2001 pour accéder à ces deux dimensions. Notre perspective relève aussi de la théorie des « centralités minoritaires » élaborée par Anne Raulin dans le cadre de ses recherches sur les commerces asiatiques et maghrébins à Paris. Quartier symboliquement lié à un seul groupe ethnique, sa fonction de centralité minoritaire ne concerne pas seulement « *les seules minorités urbaines, mais aussi pour l'ensemble des citoyens* » (Raulin, 2000 : 19) et « *la dissociation territoriale entre lieu de résidence et lieu de commerce communautaire* » y est fortement prononcée (Raulin, 2000 : 49). Elle se penche sur un exemple qui nous servira de point de repère : la « Petite Asie » dans le XIII^e arrondissement de Paris, centre marchand mais non-résidentiel pour plusieurs groupes asiatiques. Ce quartier se constitua à partir des années soixante-dix dans le cadre d'une opération massive de rénovation qui offrit de nouveaux logements et de nouveaux espaces commerciaux aux immigrés chinois récemment arrivés d'Indochine. Par la suite, ces Chinois s'installèrent en banlieue, mais leur forte présence commerciale et symbolique, dans le XIII^e allait attirer dans ce quartier de nouveaux immigrés et de nouveaux commerçants de toute l'Asie. Aujourd'hui, c'est un noyau de sociabilité asiatique interethnique. Comme nous le montrerons, la même grille analytique s'applique *mutatis mutandis* au Quartier indien.
- 3 Dans la seule étude sociologique déjà parue sur ce quartier, Vasoodeven Vuddamalay (1989) dresse le portrait de la communauté indopakistanaise parisienne à la fin des années

quatre-vingts. « En l'espace d'une dizaine d'années, y écrit-il, un pôle commercial indo-pakistanaï s'est développé dans les rues du X^e arrondissement de Paris... Cet espace urbain, progressivement "colonisé" par les groupes de Sud-Asie pourrait à la longue évoluer en une sorte de territoire ethnique indien » (Vuddamalay, 1989 : 70). Bien que ce chercheur ait pu assister à la sédentarisation des Indopakistanaï et prévoir l'essor du quartier, la forme concrète que cette centralité minoritaire allait prendre et le rôle prédominant que les Sri Lankaï y joueraient, étaient à peine ébauchés. En parcourant cette époque intermédiaire, nous cherchons donc à comprendre le dynamisme de ce groupe et de son territoire.

4 Nous pouvons définir le Quartier indien en identifiant les rues où les entreprises indiennes, repérées par leurs enseignes, sont majoritaires. Il s'agit aujourd'hui de rues qui se trouvent toutes entre la Gare du Nord et la Gare de l'Est : rue du Faubourg St. Denis, rue Cail, rue Perdonnet, rue Louis Blanc, et de la partie contiguë du Boulevard de la Chapelle (Voir carte). Les commerces indiens commencent aussi à s'installer sur les rues Demarquay et Philippe de Girard, mais sont encore loin d'y être majoritaires. Le quartier se singularise par ses enseignes en anglais principalement, puis en tamoul et enfin en français ; on y repère aussi du hindi et de l'ourdou. Indice historique aussi bien que phénomène commercial, ces enseignes exigent que nous nous interroguions sur le passé proche du quartier et sur la longue durée du monde indien.



- 5 Plusieurs ethnies sont représentées dans ce secteur commercial indien, mais son aspect actuel résulte surtout de l'influence tamoule. Fondateurs d'une grande civilisation dravidienne de l'Antiquité, les Tamouls établirent leurs premières cités dans le sud de l'Inde aux environs du ^x^e siècle av. J.-C. Dans les siècles suivants, ils allaient maîtriser l'Océan indien, faisant commerce avec l'empire romain et établissant des colonies dans des pays lointains de l'Orient, dont la Thaïlande, le Cambodge, et l'Indonésie. Il n'est pas donc étonnant qu'ils aient colonisé l'Eelam (ultérieurement dénommé Ceylan, puis Sri Lanka), une île au large de la patrie tamoule. À cette même époque, un autre peuple indien, les Cinghalais, bouddhistes du Nord, colonisa aussi l'Eelam. à partir du ^{xv}^e siècle, plusieurs pays européens ont cherché à imposer leur domination sur l'Inde et le Sri Lanka ; ce sont les Britanniques qui l'emportèrent au ^{xix}^e siècle. Seuls cinq ports, dont le plus important est Pondichéry, en plein pays tamoul, échappèrent à la domination britannique, restant comptoirs français jusqu'en 1954. En 1963, la France accorda la nationalité française aux habitants de la région pondichérienne ; de 20 000 à 30 000 personnes originaires de ce territoire vivent actuellement en France. À Ceylan, les Anglais privilégiaient les Tamouls dans la fonction administrative aux dépens des Cinghalais bien que ces derniers fussent manifestement majoritaires. Après l'indépendance, cette majorité s'empara du pouvoir politique, faisant du cinghalais la langue officielle. En réaction, des mouvements de résistance se formèrent autour des jeunes Tamouls. Les forces armées qui en sont issues, parmi lesquelles les Tigres de la Libération du Tamil Eelam (LTTE) sont les plus connues, mènent depuis trente ans une guérilla qui a fait 60 000 morts³. Pendant ce temps, un demi-million de Tamouls ceylanais se sont réfugiés à l'étranger, dont 200 000 en Europe. La communauté Sri Lankaise compte aujourd'hui en France de 40 000 à 50 000 personnes qui ont suivi le chemin frayé par leurs confrères tamouls originaires de l'Inde et déjà installés en France hexagonale.
- 6 Historiquement peuplés d'ouvriers, les environs de la Gare du Nord qui constituent aujourd'hui le Quartier indien semblent avoir été marqués par le caractère transplanté, sinon transitoire, de leurs nombreux résidents arrivés par les gares. La prépondérance actuelle d'hôtels modestes atteste cette histoire. Il s'agit donc d'un quartier où un homme seul s'installe facilement. Deuxième caractéristique porteuse : l'Entre Deux Gares est limitrophe au nord des quartiers immigrés d'implantations plus anciennes, à savoir Barbès et La Goutte d'Or. Nos conversations avec les commerçants du quartier nous ont conduit à envisager le scénario suivant : à la fin des années soixante lorsque quelques migrants indiens commencèrent à s'y installer, l'Entre Deux Gares était un quartier ouvrier avec une forte présence maghrébine. La première entreprise indienne, une épicerie sur le Boulevard de la Chapelle, fut ouverte en 1974 par un homme d'origine *malayâli* de l'état indien du Kerala, résidant en France depuis 1966. Au fil des années, celui-ci vendit ce premier établissement puis ouvrit deux magasins de vêtements sur le Faubourg. St. Denis. Simultanément, d'autres magasins indiens s'ouvrirent dans le quartier, qui resta cependant un quartier mixte jusqu'à la multiplication des entreprises ceylanaises dans les décennies quatre-vingts et quatre-vingt-dix. En 1974, un prêtre allemand se mit en contact avec une association tamoule à Paris, au sujet d'un Tamoul ceylanais que l'Allemagne allait expulser. Cette association, fondée en 1970 par un Pondichérien pour aider les siens à s'adapter à la vie en France, devait donc accueillir les premiers Tamouls du Sri Lanka cette même année, et continue de nos jours à les aider socialement. Les Sri Lankais s'installèrent petit à petit dans le X^e, et alors que leur présence en France augmentait, commencèrent à monter leurs propres entreprises. Parmi les autres facteurs qui ont déterminé la localisation de l'immigration indienne sur ce quartier, Vuddamalay cite la concentration des indo-pakistanaïses dans « *l'industrie de l'habillement du Sentier et des quartiers avoisinants* » (Vuddamalay, 1989 : 70). On nous a raconté aussi que la Gare du Nord fut très tôt un endroit privilégié d'implantation ceylanaise pour les réfugiés tamouls refoulés d'Angleterre.
- 7 Au fur et à mesure que le quartier devenait un pôle commercial indien, sa démographie évoluait aussi. Si l'Entre Deux Gares était bien équipé pour accueillir les jeunes hommes seuls qui arrivèrent dans les années soixante-dix et quatre-vingts, il comporte peu de logements destinés à accueillir des familles. Au moment où la communauté ceylanaise grandissait, il y a donc

eu un exode vers la banlieue parisienne (surtout nord - nord-est) où l'on avait la possibilité d'habiter une maison individuelle. Majoritairement franco-français et maghrébin, le quartier ne compte aujourd'hui qu'un faible pourcentage de résidants tamouls, selon nos interlocuteurs, et les nouveaux immigrés arrivant du Sri Lanka ont souvent la possibilité d'être hébergés par des parents ou des amis en banlieue. On assiste donc à une dichotomisation spatiale, parallèle à la migration des Asiatiques de la Petite Asie vers la banlieue. Comme ces derniers, les Tamouls viennent aujourd'hui en ville pour se retrouver entre eux, pour faire des courses en fin de journée et le week-end, ainsi que pour des célébrations communautaires (telles que la procession de Ganesha en mois de septembre) alors qu'ils habitent généralement dans des milieux mixtes *extra-muros*⁴.

8 Le Quartier indien peut s'enorgueillir d'une vaste multitude d'établissements ceylanais, à tel point qu'on pourrait se demander comment les ressortissants de Sri Lanka ont atteint un tel avantage commercial sur leurs homologues indiens. Un jeune Tamoul Sri Lankais qui estime la proportion d'entreprises ceylanaises dans le quartier à 80%, donne l'explication suivante : les Pondichériens, contrairement aux Ceylanais, parlaient déjà français lors de leur arrivée en France. Ils se sont intégrés avec une relative facilité, selon cet interlocuteur, aux courants dominants de la société française, poursuivant des études poussées, travaillant dans le secteur tertiaire, et habitant plusieurs régions du pays. Ne parlant pas français du tout lors de leur arrivée, les Tamouls Sri Lankais, au contraire, ont dû trouver une autre voie d'intégration. Ainsi se sont-ils concentrés dans un seul lieu et ont-ils trouvé le moyen de gagner leur vie en créant leurs propres entreprises.

9 Cette interprétation est certes séduisante, mais est-elle suffisante ? Oivind Fuglerud (1999 : 98-101) montre combien les obligations financières jouent un rôle déterminant dans la vie des réfugiés Sri Lankais en Norvège. Ses conclusions éclairent également la situation française. Prenons l'exemple d'un jeune Sri Lankais qui aurait plusieurs responsabilités économiques lors de son arrivée en France : acquitter la dette énorme qu'il aura contractée pour entrer en Europe⁵ ; faire venir les membres de sa famille restés au pays, souvent au même coût ; payer la dot de ses sœurs afin qu'elles puissent se marier en Europe ou ailleurs⁶ ; enfin trouver une maison particulière afin de pouvoir se marier lui-même et devenir père. Oivind Fuglerud évoque combien les exigences économiques peuvent circonscrire la sociabilité des Sri Lankais. Le fondateur d'une association tamoule nous a expliqué que les mêmes facteurs jouent un rôle important en France aussi, animant les immigrés Sri Lankais d'un esprit d'entreprise qui les met parfois à l'écart des autres populations. « *Les Sri Lankais, dit-il, sont venus pour sauver leur vie et sauver celle de leurs familles au Sri Lanka... Ils ont tellement perdu de leur vie avant qu'ils ne cherchent pas à se réinventer une nouvelle vie ici... Ils cherchent à vivre simplement et à aider leurs familles en essayant de se faire de l'argent de diverses façons* ».

10 Certains Pondichériens ont semblé être un peu étonnés par la réussite phénoménale de leurs homologues ceylanais sur le marché commercial. Bien que l'un d'eux m'ait déclaré que ses compatriotes ne sont pas toujours « *aussi ambitieux que les Sri Lankais* » il leur arrive de reprocher à ces derniers de l'être trop. Selon un marchand du quartier, quand les commerçants ceylanais arrivèrent, ils vendirent moins cher que tout le monde, obligeant ainsi tous les autres commerçants à partir remonter leur entreprise ailleurs. On pourrait se demander par ailleurs si l'on peut faire une distinction entre les commerçants Sri Lankais qui se voient intégrés dans un marché français interethnique et ceux qui ont visé un marché plutôt intra-ethnique à l'image de la tension sous-jacente entre les épiciers maghrébins, fidèles à la minutie des traditions françaises, et les épiciers asiatiques, qui les ignorent (Raulin, 2000 : 59-65). Sans pouvoir développer cette hypothèse, nous citerons simplement le cas singulier d'un fleuriste pondichérien du quartier. Il avait travaillé pendant des années pour l'ancien propriétaire français avant de racheter sa boutique. Ce dernier, alors retraité, installa son commerce sur la rue Perdonnet, il y a une quarantaine d'années. Il le déménagea de l'autre côté de la rue quinze ans plus tard. Ainsi, le nouveau propriétaire pondichérien, bien qu'il vende des guirlandes de chrysanthèmes traditionnellement utilisées pour les fêtes matrimoniales en Inde, est fier de perpétuer la tradition de l'ancien propriétaire français, et s'enorgueillit simultanément de la grande connaissance de l'histoire du quartier que ce dernier lui a transmis. Il explique, par

exemple, que dans les années soixante la circulation se faisait dans l'autre sens, mais qu'on l'inversa pour minimiser le bruit.

- 11 La première aire d'implantation de commerces tamouls à Paris a été la rue du Faubourg Saint-Denis. Aujourd'hui, cette grande voie commerciale se distingue par une prépondérance de traiteurs indiens et de magasins de vêtements. Outre leurs noms anglais (*Saree Market, Saree Palace, My Fair Lady*, etc.) on est frappé par l'uniformité de la *scénographie commerciale* de ces magasins. Chaque vitrine présente un ensemble de vêtements féminins à la mode consistant souvent en trois tenues dans la même étoffe, toutes à la base de saris. Il peut y avoir, dans la vitrine d'à côté, des vêtements pour homme et - ou pour enfant. Comme dans beaucoup d'autres commerces, de grandes lampes en cuivre sont posées près des portes. À l'intérieur, les magasins se subdivisent souvent de la même façon en un rayon de saris en polyester accrochés ou pendus (propices à la fouille), une vitrine de bijoux en plastique ou en métal non précieux, qui sert aussi de caisse et qui permet de différencier du reste de la surface, une étagère de saris en soie soigneusement pliés. Il existe cependant quelques grands magasins à vocation multiple qui défient toute classification. L'un d'eux par exemple, a des vêtements à l'entrée, un vidéoclub au milieu, et une épicerie au fond.
- 12 Les petites rues transversales au Faubourg Saint-Denis sont, elles, vouées principalement à l'alimentation et à la restauration. La scénographie des épiceries est, elle aussi, particulière au quartier : tandis que les épiceries franco-maghrébines mettent presque obligatoirement leurs fruits et légumes à l'extérieur, les marchands indiens semblent préférer les disposer à l'intérieur avec les étalages d'ustensiles de cuisine en inox. Par ailleurs, ils remplissent les vitrines avec des articles de toilette et empilent d'énormes sacs de céréales à l'entrée, ce qui facilite la vente en vrac pour les clients qui viennent s'approvisionner de loin et peu fréquemment. En ce qui concerne les restaurants, tandis que la plupart de ceux du Faubourg n'ont pas de carte en français, ceux des rues Perdonnet, Cail et Louis Blanc, proposent des cartes principalement, voire exclusivement, francophones. C'est pourquoi nous pouvons supposer qu'ils sont d'une implantation plus récente : ils font partie de la genèse d'une zone de commerce où la culture indienne s'offre à la ville entière.
- 13 L'intérêt d'une communauté plus vaste pour le Quartier indien se manifeste dans quelques articles récents que l'on a pu lire à son sujet dans la presse française (Delage, 1999 ; Fièrè, 2001). Les commerces Sri Lankais apparaissent en fait comme un vecteur de diversification urbaine non seulement en engageant de nouveaux adeptes français à consommer de l'exotique mais aussi en fournissant du familier aux autres immigrés. Les Africains et les Asiatiques qui sont habitués aux mêmes produits, par exemple, viennent s'approvisionner dans les épiceries du quartier (parmi lesquelles on pourrait citer *Le Marché Exotique* sur la rue Cail comme particulièrement œcuménique) et les Maghrébins et Africains viennent souvent chercher des étoffes dans les magasins de saris (à tel point que nous avons entendu un marchand indien saluer des clients camerounais dans leur langue natale). Ce brassage touche aussi d'autres domaines culturels. Par exemple, nous avons assisté à une soirée indienne dans une boîte de nuit du IX^e arrondissement où les Indiens côtoyaient des Noirs, des Beurs et des Blancs. Tout cela suggère que la centralité minoritaire est peut-être aussi un lieu neutre de rencontre pour plusieurs groupes ethniques dans une ville cosmopolite.
- 14 Évidemment, les Tamouls eux-mêmes sont sensibles aux diverses influences culturelles de la ville et du pays, ce qui a notamment pour conséquence un décalage entre les jeunes qui ont grandi en France et leurs parents qui ont grandi au Sri Lanka. Souvent, les premiers ne maîtrisent pas le tamoul, alors que leurs parents ont parfois du mal à parler français. Pour que la culture tamoule se perpétue en France, il existe des écoles où un enseignement destiné aux jeunes Tamouls français est donné tous les week-ends, ces mêmes écoles proposant souvent aussi une instruction en français aux immigrés tamouls récemment arrivés en France. Ayant eu à surmonter d'énormes obstacles pour s'y installer, beaucoup d'immigrés tamouls expriment une satisfaction à vivre en France, pays d'accueil qui leur offre la possibilité de mieux gagner leur vie et un refuge hors de la guerre civile. Beaucoup d'entre eux expriment une indifférence, pas toujours vraisemblable comme nous le verrons, à la situation politique actuelle au Sri Lanka, et quelques-uns se félicitent d'avoir des amis cinghalais. Alors que les

réfugiés opposent leur vie en France à celle au Sri Lanka, leurs enfants comparent souvent la France aux autres pays d'accueil en Europe et ailleurs : « *heureusement*, dit l'un d'entre eux, *qu'on vit à Paris et non pas en Angleterre ou en Allemagne* ». Nos interlocuteurs les plus jeunes relatent que Paris leur convient puisqu'elle est *multiculturelle*, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup d'autres immigrés, que l'on peut y rencontrer des gens d'origines diverses, mais que l'on a néanmoins la possibilité de bien connaître sa propre culture à travers la vie du Quartier indien. Ces jeunes Tamouls semblent donc se placer dans le rôle de consommateur privilégié de la culture de leurs propres parents, disponible également désormais à tous les citoyens.

15 Nous constatons chez les Tamouls ceylanais une tendance à associer le « quartier ethnique » avec le cérémoniel plutôt qu'avec le quotidien, sinon dans la pensée du moins dans la pratique. Par exemple, les marchands de vêtements expliquent que le sari, habit quotidien pour les femmes dans le monde indien, sert ici plutôt pour les mariages et les fêtes — et cela non seulement pour les Indiens, mais pour les invités d'autres ethnies aussi. Nous pourrions dénommer ce phénomène de relégation des pratiques quotidiennes traditionnelles à un rôle cérémoniel distinct des pratiques du groupe majoritaire, la *ritualisation de la culture*.

16 La bijouterie semble être emblématique de ce processus à la fois perturbateur et stabilisateur. Personne ne peut manquer de remarquer les grands magasins de bijoux du Faubourg Saint-Denis, leurs vitrines scintillantes de colliers, bracelets et boucles d'oreille magnifiquement réalisés en or brillant. Les vendeurs expliquent que tout cela vient de Singapour, où il y a une présence indienne très importante. Chaque marchand de sari vend, lui aussi, des bijoux, mais ceux-là en plastique ou en métal non précieux, destinés aux enfants et aux moins fortunées. Les femmes tamoules portent de tels bijoux lors des occasions importantes : mariage, fête, célébration. Il existe, cependant, une autre façon pour elles d'acquérir leurs bijoux : dans les ruelles transversales des ateliers traditionnels les réalisent sur commande. N'ayant parfois ni enseigne ni salle d'exposition et n'étant donc connus que des seuls initiés, ces ateliers sont une pierre de touche de l'identité ethnique tamoule et un noyau de production et de consommation, qui pourrait être étudié dans le cadre de l'Anthropologie de l'objet. D'un côté, la production artisanale de ces bijoux est une modalité de subsistance économique, une occasion de mettre en œuvre et de transmettre un savoir-faire technique et un processus intéressant en soi. De l'autre côté, la consommation de la bijouterie fait partie d'un système d'échange, et sert de mécanisme de reproduction sociale et de modalité de distinction interne et externe au groupe. Ces bijoux, comme le quartier où ils se produisent et se consomment, gardent leur importance dans le cycle sous-jacent de reproduction culturelle, même quand ils ont perdu les fonctions quotidiennes qu'ils auraient pu avoir auparavant. En effet, comme le remarque Louis Dumont (1951), les gestes associés à la manipulation rituelle d'un objet sacré sont beaucoup plus conservateurs, voire ataviques, que les croyances et les discours et peuvent donc incarner la spécificité culturelle d'un groupe. Ce trésor caché de la bijouterie tamoule, par ses modes de fabrication et de circulation, emblématise donc la communauté en ranimant sa mémoire collective et en renforçant ses structures communautaires. Cette analyse plutôt hypothétique reste à être développée par de futures recherches plus approfondies.

17 Bien que l'existence même d'un quartier ethnique tamoul pourrait sembler signifier la non-intégration des Tamouls en France, nos recherches suggèrent que la réalité est plus complexe. Ce quartier qui semble être, de l'extérieur, une zone où les Tamouls s'isolent, leur sert en réalité de mécanisme d'intégration. Comme les « ghettos » d'immigrés d'Europe de l'Est étudiés par l'École de Chicago dans les années vingt (Wirth, 1998), le Quartier indien était une zone d'agrégation ethnique qui est devenue un véritable mécanisme d'intégration pour les Tamouls lors de leur sédentarisation. Bien qu'il apparaisse à première vue un espace d'exclusion, il s'agit plutôt d'un espace liminal où s'effectue une transition adaptatrice. Les immigrés peuvent y participer à la vie « profane » de la ville tout en exprimant le « sacré » de leur particularité culturelle. Comme l'écrit Anne Raulin (2000 : 206) autour de la Petite Asie, la consommation « *est en effet le meilleur véhicule possible de l'adaptation culturelle, alignant le citoyen d'origine étrangère sur les modes de vie autochtones dans leurs formes d'approvisionnement comme de consommation... Mais elle est tout aussi bien porteuse de différenciation, permettant à des cultures minoritaires de s'exprimer avec une grande acuité* »

dans les domaines tant alimentaire que vestimentaire ou médiatique ». Tout en reconnaissant la justesse de cette analyse, nous ajouterons deux corollaires tirés de nos propres expériences. Dans le cas du Quartier indien, la consommation rapproche les Tamouls de la société française parce qu'elle offre un apprentissage culturel aux entrepreneurs et parce qu'elle sensibilise la société elle-même à la différence culturelle⁷. En outre, comme l'exemple de la bijouterie le démontre, il existe bien des cas où la production mérite d'être étudiée en conjonction avec la consommation. Par exemple, l'imprimerie produisant les annonces particulières de décès, de mariage, et d'autres événements importants qui sont affichées partout dans le quartier se prêterait facilement à ce type de recherche.

18 Bien d'autres entreprises non strictement commerçantes servent d'intermédiaires entre les immigrés tamouls et la société française : les agences immobilières et les auto-écoles, par exemple. Les nombreux traducteurs incarnent aussi cette fonction. L'un d'eux, traducteur en français, tamoul, anglais et cinghalais et qui exerce son métier depuis douze ans, nous a expliqué qu'il aide les Tamouls dans « *les démarches auprès des différents secteurs de l'Administration, de l'emploi, de l'hébergement et des services sociaux* », servant ainsi de médiateur entre les réfugiés et l'État. Il existe parallèlement une autre catégorie d'entreprises que nous qualifions de « diasporiques », c'est-à-dire, articulant la communauté indienne locale avec la diaspora mondiale. Les agences de voyages figurent au premier rang, avec les marchands de médias indiens (musique, films, livres, magazines). La circulation médiatique a été déjà évoquée par bien d'autres ethnologues comme emblématique de l'expérience diasporique. C'est d'autant plus vrai pour les Ceylanais à Paris qui découvrent des sources médiatiques indiennes auxquelles ils n'auraient pas eu accès même au Sri Lanka. En outre, la région parisienne figure parmi les centres européens de la production médiatique tamoule. Ainsi, le siège du journal hebdomadaire *L'Eelamaru Weekly*, organe international d'information et de culture pour les Tamouls Sri Lankais, se situe rue Perdonnet et la chaîne câblée tamoule *Tamil Ozhu* diffuse depuis La Courneuve à travers l'Europe. Enfin, il ne faut pas minimiser l'importance, si occultée soit-elle, du LTTE dans l'animation culturelle à Paris, comme dans les autres communautés tamoules de la diaspora Sri Lankaise. Au même titre, les réfugiés contribuent largement au soutien financier de cette organisation à l'échelle mondiale. Comme le note Oivind Fuglerud : « *l'avenir de la diaspora dépend d'Eelam et l'avenir d'Eelam dépend de la diaspora* » (1999 : 4).

19 Évidemment, la centralité minoritaire est un espace qui met en cause les lieux communs de l'anthropologie : les oppositions binaires entre le local et le mondial, entre la tradition et la modernité, entre le moi et l'autre. Pour les réfugiés tamouls en France, la situation n'est pas moins complexe lorsque leurs catégories culturelles habituelles se heurtent à une nouvelle réalité sociale. Oivind Fuglerud, ayant fait des enquêtes de terrain au Sri Lanka aussi bien qu'en Norvège, a pu repérer l'évolution des modes d'identification à travers la politique, la religion, la caste, l'ethnie, le sexe, la mémoire et l'histoire. Pour situer l'analyse de la communauté Sri Lankaise à Paris par rapport à cette base comparative, il faudrait, dans un premier temps, affiner les catégories analytiques en déterminant quelles nouvelles modalités d'alliance ont émergé en France et quelles formes de solidarité y subsistent. Étant donné les variables ethniques particulières à la France, où la communauté tamoule comprend des populations de plusieurs origines géographiques, il serait doublement impératif d'étudier l'importance croissante de l'identification ethnique par rapport au concept de caste (Fuglerud, 1989 : 5). Dans un deuxième temps, il serait intéressant de voir comment les commerçants du quartier mobilisent des symboles identitaires, font référence à des événements historiques et font usages de ressources langagières particulières et emblématiques pour manifester des ressemblances ou des différences, pour rendre expressive une particularité « ethnique » à part.

20 Selon Georg Simmel (1989), lorsque l'histoire se déroule, la culture subjective des groupes particuliers tend à s'objectiver, se transformant en bien accessible à tout le monde. S'accélégrant dans la ville moderne, ce processus permet au citoyen de s'approprier ces matériaux hétéroclites. Manifeste dans le Quartier indien à Paris, ce processus touche également les Parisiens de toute origine nationale et ethnique. Le travail d'anthropologie urbaine que nous avons entrepris consiste à se soumettre à l'expérience prolongée des particularismes qui

échappent au passant passager, pour éclaircir ce processus. Les recherches présentées ici relèvent d'une enquête pourtant trop passagère, car trop courte, l'*observation flottante* se substituant à l'*observation participante* (Pétonnet, 1982) et le *regard décalé* remplaçant le *regard éloigné* (Delaporte, 1987). En guise de conclusion, nous proposons que ces hypothèses, (passagères elles aussi ?) puissent servir d'interpellation pour de futures recherches.

Bibliographie

APPADURAI Arjun (1991) Global Ethnoscapes : Notes and Queries for a Transnational Anthropology, R. Fox Éd., *Recapturing Anthropology : Working in the Present*, Santa Fe, School of American Research Press, pp. 191-210.

DELAGE Jean-Michel (1999) Paris : Ville tamoule, *Grand reportages* (207), pp. 90-97.

DELAPORTE, Yves (1987), De la distance à la distanciation, Jacques Gutwirth Éd., *Chemins de la ville : Enquêtes ethnologiques*, Paris : Éditions du CTHS, pp. 229-246.

DUMONT Louis (1987) *La Tarasque*, Paris, Gallimard, 258 p.

FIÈRE Rémy (2001) L'Inde ensorcelle les faubourgs Saint-Denis - Saint-Martin, *Geo* (266), pp. 144-147.

FUGLERUD Oivind (1999) *Life on the Outside : The Tamil Diaspora and Long-Distance Nationalism*, Londres, Pluto Press, 203 p.

HALBWACHS Maurice (1977) *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 295 p.

HASSOUN Jean-Pierre (1997) *Hmong du Laos en France : Changement social, initiatives et adaptations*, Paris, PUF, 215 p.

PÉTONNET, Colette (1982) L'observation flottante : L'exemple d'un cimetière parisienne, *L'Homme* 22 (4), pp. 37-47.

RAULIN Anne (2000) *L'ethnique est quotidien*, Paris, L'harmattan, 229 p.

SIMMEL Georg (1989) La ville, *Philosophie de la modernité*, vol. 1, Paris, Payot, pp. 233-251.

VUDDAMALAY Vasoodeven (1989) Présence indienne en France : les facettes multiformes d'une immigration invisible, *Revue européenne des migrations internationales*, 5 (3), pp. 66-77.

WIRTH Louis (1998) *The Ghetto*, New Brunswick, Transaction, 306 p.

Notes

1 Par « indien », j'entends les groupes soit originaires du sous-continent indien soit faisant partie de la diaspora indienne. L'usage de ce terme, malgré son imprécision, voire son caractère réducteur par rapport à une réalité complexe, nous a paru utile pour mieux cerner notre objet de recherche à savoir un quartier multiple, mais néanmoins caractérisé par une certaine cohérence d'identité culturelle.

2 Je tiens à remercier tous ceux qui ont généreusement participé à ces recherches, Rachna Singh qui m'a accompagné sur le terrain, Anne Raulin pour ses conseils et son soutien, Séverine Coupaye pour ses précieuses remarques critiques, Susan Carol Rogers et Michel Fisseau d'avoir lu et commenté le texte, et Marie-Antoinette Hily et les évaluateurs anonymes de la revue pour leurs très utiles suggestions.

3 À la suite du cessez-le-feu de février 2002, le gouvernement Sri Lankais et le LTTE sont entrés dans des négociations toujours en cours actuellement.

4 Depuis quelques années, les propriétaires du Quartier indien, mesurant l'attraction de leurs locaux, ont augmenté les loyers commerciaux, à tel point que des commerçants tamouls quittent le quartier pour s'installer ailleurs, dans le XIII^e par exemple. Il reste à voir si cette nouvelle impulsion centrifuge aboutira à l'implantation d'un nouveau pôle de commerce comme le noyau asiatique à Belleville.

5 Selon les estimations, de 75 000 à 150 000 francs français, soit environ 11 500 à 23 000 euros.

6 Fuglerud décrit combien le coût du mariage peut être particulièrement élevé dans une situation diasporique lorsque la dot devient un moyen pour les familles tamoules au Sri Lanka de faire circuler l'argent gagné à l'étranger.

7 Dans son étude des Hmong en France, Jean-Pierre Hassoun (1997) montre que l'intégration d'un groupe minoritaire d'immigrés n'est pas une simple question d'assimilation mais un

processus d'articulation dans lequel les acteurs se servent stratégiquement de leurs ressources sociales et symboliques pour négocier de nouvelles situations. Il soutient que les pratiques d'un groupe sont des médiations fluides, éphémères et même inconsistantes entre culture et environnement et que l'ethnicité elle-même n'est qu'une représentation diacritique qui réifie l'altérité. Cette analyse, qui s'applique aussi bien à la société française qu'aux Hmong, suggère que le rapport entre immigrés et pays d'accueil est fondamentalement dynamique.

Pour citer cet article

Référence électronique

Graham Jones, « Le trésor caché du *Quartier indien* : esquisse ethnographique d'une *centralité minoritaire* parisienne », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 19 - n°1 | 2003, mis en ligne le 16 mai 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://remi.revues.org/3005> ; DOI : 10.4000/remi.3005

Référence papier

Graham Jones, « Le trésor caché du *Quartier indien* : esquisse ethnographique d'une *centralité minoritaire* parisienne », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 19 - n°1 | 2003, 233-243.

À propos de l'auteur

Graham Jones

Doctorant, New York University, 551 Meeker St., 2nd floor, Brooklyn, NY 11222, USA, e-mail : gmj209@nyu.edu

Droits d'auteur

© Université de Poitiers
